

CAMILLE
FROIDEVAUX-
METTERIE



PLEINE
ET DOUCE

roman

SABINE • WESPIESER  ÉDITEUR

PLEINE ET DOUCE

DE LA MÊME AUTRICE

LA RÉVOLUTION DU FÉMININ

essai, Gallimard, 2015; Folio, 2020

LE CORPS DES FEMMES. LA BATAILLE DE L'INTIME

essai, Philosophie Magazine Éditeur, 2018; Points, 2021

SEINS. EN QUÊTE D'UNE LIBÉRATION

essai, Anamosa, 2020; Points, 2022

UN CORPS À SOI

essai, Seuil, 2021

CAMILLE FROIDEVAUX-METTERIE

PLEINE ET DOUCE

roman



SABINE WESPIESER ÉDITEUR
13, RUE DE L'ABBÉ-GRÉGOIRE, PARIS VI
2023

ÈVE

IL DOIT ÊTRE TÔT, «pourquoi si tôt?», me demande-t-elle parfois de sa voix endormie. Alors j'attends un peu, je reste là, tranquille, à regarder la nuée d'oiseaux immobiles qui flottent au-dessus de moi. J'aime particulièrement le rouge. D'ordinaire, quand le groupe reprend son vol circulaire et que ce beau rouge passe à l'aplomb de mon visage, j'agite frénétiquement les bras pour essayer de l'attraper. J'adore son œil noir et brillant, le renflement vermillon de son ventre et cet air un peu espiègle qu'il a en me regardant. C'est Greg qui m'a offert ce mobile, parce que se réveiller chaque jour en suivant les oiseaux des yeux, m'a-t-il promis, c'est l'assurance d'une vie légère et aventureuse. Grand-mère a fait la moue et l'a trouvé *inadapté*, s'inquiétant de ces plumes véritables que je pourrais suçoter, qui pourraient m'empoisonner. Maman a haussé les épaules.

J'aime le bruit de la clé mécanique qu'elle remonte après m'avoir précautionneusement déposée dans mon

lit. Je fais en sorte qu'elle s'y reprenne, qu'elle y revienne, deux fois, trois fois, même si je sais que cela ne l'amuse pas toujours. Elle aimerait bien que je m'endorme vite, que je la libère de ce rituel usant, tourner, s'éloigner sur la pointe des pieds, tirer doucement la porte qui grince, rentrer à nouveau si je décide de pleurnicher, tourner, s'éloigner sur la pointe des pieds... J'en profite un peu, il est si doux ce petit manège.

Au réveil, c'est autre chose. Je me lasse vite de contempler les volatiles arrêtés et, pour tout dire, je ne serais pas plus heureuse s'ils se remettaient à voler. C'est le matin, j'ai faim. Je tente de me retenir d'appeler, je me concentre sur mon bel oiseau cramois, mais mon estomac se tord et me fait mal. Presque malgré moi, je commence à geindre, un son discret mais constant, une tendre plainte. Il ne faut pas longtemps avant que je l'entende se lever, je continue de chouiner quelques secondes, pour la forme, car elle arrive. La voilà qui pousse la porte d'un grand geste et s'approche, les yeux gonflés, les cheveux en pétard, le peignoir à peine noué. Je cesse sur-le-champ de gémir et lui présente gracieusement mes deux dents. «Je me lèverais toute ma vie aux aurores, m'a-t-elle dit un jour, si tu m'accueillais toujours avec ce si beau sourire», alors je m'applique.

Elle se penche et m'attrape avec une infinie délicatesse. Doucement, elle me serre contre elle et je plonge dans la chaude odeur de sa nuit. Nous ne faisons qu'une à nouveau, mon visage dans son cou, ses lèvres sur ma peau. Je l'entends murmurer son amour, je ferme les yeux un instant, bref, puis romps notre béatitude en gigotant. J'ai faim et les effluves de sa chair ne me comblent pas. Elle me cale alors sur sa hanche et nous allons ensemble dans la cuisine. Elle a préparé la veille le dosage de lait en poudre et d'eau minérale qu'il va lui suffire de mélanger puis de réchauffer. Je m'agite, je halète bruyamment, remuant bras et jambes tel un pantin devenu fou. Ça la fait rire, elle dit «ça vient, ça vient...», s'allonge à demi sur le canapé, tire le plaid sur ses jambes découvertes, et puis ça vient, le liquide tiède dans ma bouche, dans ma gorge, qui déborde, elle a mal réglé la tétine et me l'arrache sans prévenir pour diminuer le débit. Je suis sur le point de hurler, le pis en plastique me rebouche le clapet. Je tête avec ardeur, cela produit une mélodie rythmée, monocorde et ronde qui la plonge dans la torpeur. Je la sens relâcher son étreinte, je vois sa tête s'incliner jusqu'à venir reposer sur le coussin jaune. Je m'étale entre ses bras, complètement relâchée, seules ma bouche et ma langue s'activent. Quand je suis

rassasiée, je sombre à mon tour. Le biberon est tombé et l'a sortie de sa somnolence. Elle couvre nos deux corps imbriqués, façonnant un gros et chaud cocon. Nous retournons alors aux origines, plus rien n'existe que nos souffles mêlés dans le sommeil.

Mais aujourd'hui nous n'avons pas le temps d'arrêter le temps. Nous sommes pressées, me dit-elle, nous avons rendez-vous. D'un bras, elle me plaque sur son épaule dans l'attente du rot qu'elle semble aimer tant, de l'autre elle farfouille dans les tiroirs et attrape ma tenue du jour. Me voilà déshabillée, ma lourde couche enlevée et jetée. C'est le moment béni de la toilette. À l'aide d'un carré de coton imbibé de lotion, elle nettoie patiemment mes courbes et mes recoins. Je la regarde effectuer sa tâche avec sérieux, passant du pli de la cuisse avec le pubis au pli entre les lèvres, du côté gauche, du côté droit, les fesses ensuite, qu'elle expose au monde en tirant vers ma tête mes jambes tenues ensemble par les pieds. Je vois bien qu'elle est fascinée. Quand elle souffle doucement pour que ça sèche, elle contemple ma vulve rose comme si elle n'avait jamais rien vu d'aussi beau. Je devine qu'elle aimerait embrasser mon monticule de Vénus, il est si dodu, si tentant, elle se contente de quelques bisous parsemés

autour de mon nombril. Après m'avoir enduite d'une crème blanche et pâteuse, elle m'enserme dans une couche propre, referme les pressions de mon body et m'habille. Chacun de ses gestes est accompagné d'une petite injonction ou d'une explication: ne bouge pas, donne-moi ta main, voilà, je te retourne, je ferme les boutons, voilà, regarde-moi, c'est parfait. J'ai alors droit à de nouveaux baisers assortis d'autant de compliments, je suis si belle!

C'est tout de même quelque chose d'être ainsi admirée et cajolée tout au long de mes journées. J'aime quand elle déverse sur moi son avalanche de caresses et de mots doux, mais je me passerais volontiers des mimiques attendries du moindre quidam qui, parce que je le fixe, solidement amarrée au buste maternel, s' imagine que je lui suis offerte. On me regarde, on me parle, on me touche même. Et on s'étonne que je ne fasse pas «risette», on s'inquiète de mon air bougon, je serais fatiguée, mal réveillée, affamée. Non, simplement contrariée de devoir subir, jour après jour, ces onomatopées ridicules et ces gestes maladroits. J'imagine que cela lui fait plaisir qu'on lui dise et répète que je suis *mignonne*, *craquante*, *adorable*, car elle reste absolument souriante, supportant avec patience d'être interrompue dans sa lancée, qu'elle doive s'arrêter net

sur le chemin de la crèche ou qu'il lui faille suspendre ses mouvements quand elle choisit les légumes de ma future purée. Oui, on dirait bien que cela lui plaît de subir ainsi les assauts de parfaits inconnus (parfaites, plutôt, car ce ne sont jamais des hommes) et de laisser leurs gros doigts se poser sur mes joues rebondies. Le pompon, c'est quand on prétend que je lui ressemble, je la sens presque trembler de joie, je sais que c'est de soulagement.

Ce matin, rare occasion, nous avons pu nous laisser porter par le bus en silence. J'ai eu tout le loisir de regarder les feuilles des arbres secouées par le vent, hypnotisée par cette lumière dorée qui apparaissait et disparaissait au gré des rafales. Je crois bien qu'elle somnolait encore dans mon dos, elle ne bougeait pas, ses mains refermées sur mes pieds nus. Nous étions toutes les deux comme en suspens, débarrassées du poids de nos sentiments si forts, balancées dans l'évidence de notre présence à l'autre. J'aurais voulu que le voyage dure longtemps, j'aurais voulu traverser la ville, la campagne puis les montagnes, jusqu'au bord de la mer où j'ai ma source. Mais, et c'est une réalité que je commence hélas à comprendre, toutes les bonnes choses ont une fin. Le bus s'est arrêté, elle s'est levée,

le temps a soudain retrouvé sa cadence, nous avons replongé dans le flux convulsif des rapports humains. Et tout a recommencé, les grimaces, les chatouilles, ce langage inepte par lequel les adultes imaginent se faire mieux comprendre des nourrissons, litanie exaspérante de questions systématiquement dédoublées: «Elle est pas trop mignonne, cette choupinette? Elle est pas trop mignonne?», «Mais comment c'est possible de si jolis pieds? Comment c'est possible de si jolis pieds si doux?» et l'abominable «Tu vas en faire des ravages, toi ma belle, hein? Tu vas en faire des ravages...».

Seuls les enfants me laissent en paix, ils se fichent royalement de ma petite perfection, ils en sortent à peine et sont impatients de l'oublier pour se frotter à la mocheté de la vie qui leur plaît tant. Ce goût pour les choses bruyantes et laides m'échappe encore, mais je pense que je saisirai un jour. J'aime les regarder courir et sautiller, parler fort et gesticuler sans se soucier des adultes qui les entourent, tout au monde qu'ils créent rien que pour eux. Ils m'intéressent beaucoup, eux et les très vieux, dont je ne sais jamais s'ils me voient vraiment. L'autre jour, une dame sans âge ni futur a voulu de son front toucher le mien. Elle était assise sur notre banc, celui qui nous permet de tout observer sans risquer un ballon dans la tête ou une trottinette

sur les pieds. Toute molle, les jambes jointes face au parc, le dos curieusement incliné sur le côté, elle s'est tournée vers moi par un joli mouvement de rotation du buste et de la tête. Ses grands yeux ont attrapé les miens, ils étaient bizarres, l'un presque tout blanc, les deux larmoyants. Nous sommes restées reliées l'une à l'autre de longues secondes, puis, imperceptiblement, son visage sans sourire s'est rapproché du mien. C'était très fort, je voyais tout au fond d'elle l'origine des temps, je voulais la rejoindre pour que nous flottions ensemble dans le néant qui précède la naissance et qui est le même que celui qui suit la mort. C'est là que maman a réagi, je tirais sur le porte-bébé et dérangeais son excursion dans le monde virtuel. Elle m'a recouverte d'un bras et tirée un peu trop brusquement en arrière. La dame est restée courbée, les yeux fixant désormais le vide. Quand je vois ces peaux sans plus aucun moelleux, ces plis et ces creux aux trajets hasardeux, ces protubérances incongrues et parfois poilues, je me dis toujours qu'il fut un temps où le sang et l'eau irriguaient ce corps, un temps de chair pleine et douce, un temps ardent. Tout le monde l'a oublié, pas moi.

Nous voilà arrivées, posées dans cette grande pièce en bazar où les enfants se succèdent sans jamais vieillir.

Les morceaux géants d'un puzzle de plastique mou sont éparpillés au sol, ils ne formeront plus jamais d'image cohérente. Des peluches désarticulées débordent de seaux en tissu. Des affiches nous informent: «La rougeole revient, elle est très contagieuse, les nourrissons peuvent en mourir. Nés avant 1980? Pensez à votre rappel de vaccin.» Une petite fille me tourne le dos, elle est penchée sur ce que je devine être un garage dans lequel elle introduit de force une poupée unijambiste. Ne me demandez pas pourquoi. De mon côté, je reste tranquille, rien de tout cela ne m'intéresse vraiment, je ne suis que patience.

La première fois que nous sommes venues, il s'est produit un événement qu'elle a trouvé très drôle. Nous attendions notre tour pour l'inscription, sagement plantées derrière un berceau où reposait un magnifique comparse, cheveux blond-blanc dressés au-dessus d'un beau regard azurin. Accoudée au comptoir de l'accueil, sa mère répondait aux questions de la secrétaire. Date de naissance? 3 janvier 2021. Prénom? Adam... Là, maman s'est exclamée et n'a pu retenir un petit rire. Un peu vexée, les sourcils froncés, l'autre s'est tournée vers elle, «je peux vous demander ce qui vous amuse?». Ce qui l'amusait, c'est que je m'appelle Ève. Attendrissement généralisé,

plaisanteries de marieuses. Adam et moi sommes restés impassibles, à peine un regard échangé, nous n'allions pas refaire la genèse et le monde pour leur seul plaisir.

C'est mon huitième ou neuvième rendez-vous, je ne compte plus, mais je connais bien la musique et je l'adore. La porte s'entrouvre, nous entendons notre nom prononcé d'une voix grave. C'est le signal, elle bondit sur ses pieds, me réajuste dans le porte-bébé, attrape son sac et se dirige vers la voix. «Bonjour docteur», «Bonjour madame, bonjour Ève», je réponds par un sourire. C'est si rare qu'on m'appelle par mon prénom. Le plus souvent, on me nomme oiseau bleu, chérie d'amour, chouquette, et on prend soin d'y accoler un possessif. J'apprécie donc de redevenir moi-même un instant, même si c'est généralement dans la bouche de représentants du corps médical ou de l'administration. Dans le cas du docteur, je sens que ce n'est pas seulement formel, je sais qu'il s'adresse à moi comme à une personne et ça fait un bien fou. Quand il me regarde droit dans les yeux en me demandant si je vais bien, je ne suis plus cette petite masse que l'on manipule, transporte, tripote, je suis Ève.

Évidemment, elle répond à ma place, dit que je suis en pleine forme d'un ton à la fois fier et gêné, comme si

elle avait du mal à y croire. Car elle a du mal à y croire. Tout en me déshabillant, elle parle de mes biberons avalés avec joie, de ma digestion parfois un peu bruyante, de mes selles toujours régulières. Il l'écoute patiemment, mais je vois bien qu'il est un peu agacé, pas tant par ses paroles un peu mièvres, dont il doit avoir l'habitude, que par ses gestes doux et lents, si lents... Quand enfin il peut me retirer de son giron, c'est une autre affaire. Je suis tenue fermement, mesurée, pesée, redressée, auscultée, le tout assez rapidement, mais avec beaucoup de précision. J'aime ce moment, j'aime l'assurance de ses grandes mains, j'aime être propulsée dans les airs de la table à langer à la balance – j'en frétille –, j'aime éprouver mon corps tonique répondant à cette puissance. Là encore, c'est si rare. Il n'y a guère que Greg pour oser lui aussi me traiter autrement que comme une poupée de porcelaine. Maman pousse alors des cris et finit par se précipiter pour me retirer de ses bras qui ont fait de moi un avion. Chez le docteur, elle se tient au plus près possible, tout son corps tendu vers le mien. Quand un «attention» murmuré lui échappe, elle se fait reprendre, «elle n'est pas en cristal, votre fille, chère madame, je ne vais pas la briser...». Confuse, elle recule un peu et bafouille que, oui, bien sûr.

Parviendra-t-elle un jour à se débarrasser de cette inquiétude qui accompagne son amour depuis toujours? Je n'en suis pas sûre, mais comment lui en vouloir? L'histoire de notre vie est tout imprégnée de peur. Elle a eu peur, une peur panique, viscérale, de ne jamais m'avoir. Elle a eu peur d'un drame caché dans la rencontre entre celui et celle qui, sans le savoir jamais, allaient fusionner pour me donner forme. Elle a eu peur ensuite que je ne m'installe pas en elle, que je ne me développe pas normalement, que je ne sois pas parfaitement constituée, que je me décroche. Quelle angoisse, mais quelle angoisse! Je ne vais pas l'accabler en lui reprochant ses gestes superflus et ses précautions excessives. Je la laisse se rassurer comme elle peut, je la laisse découvrir jour après jour qu'elle doit me faire confiance. C'est à moi de lui montrer de quel bois je suis faite, parce que ce bois, je le connais, je sais qu'il est solide.

C'est d'ailleurs très exactement ce que le médecin constate : je me tiens assise, je tape et je jette, je joue avec mes pieds, je sautille debout si on veut bien me soutenir un peu, je vocalise, je suis éveillée et tonique. Un magnifique bébé, en pleine forme, la fierté d'une mère. En guise de récompense, elle apprend qu'elle va pouvoir ajouter des protéines à mes repas, de la

viande blanche, du poisson maigre, elle pourra même introduire un peu de crème fraîche ou de beurre dans mes purées et me donner des fruits crus au goûter. Elle s'inquiète, ne suis-je pas déjà trop dodue ? Mes cuisses font d'étranges plis en leur milieu, mes joues sont celles d'un hamster et mon ventre ressemble à un ballon. En souriant, mon héros lui annonce que, comme tous mes congénères, je ressemblerai à un petit bouddha jusqu'à ce que la station debout et l'apprentissage de la marche viennent faire fondre tout ça. Je la sens à moitié convaincue. Il insiste, il ouvre mon carnet de santé à la page de la courbe de croissance et, chiffres à l'appui, la convainc que mon poids est tout à fait dans la norme, pile à la moyenne. Elle acquiesce enfin et je respire, à moi poulets et bananes ! Nous repartons euphoriques.

Il nous reste du temps avant le déjeuner, du temps qu'elle a décidé de consacrer à la quête de la tenue que je porterai pour ma fête. Elle y tient, elle me veut toute de blanc vêtue, radieuse et pure, et ce quand bien même il n'y aura ni paroles d'évangile ni eau bénite. Dans le grand magasin où elle pense trouver son bonheur, une étrange ferveur la saisit. Elle court d'un coin à l'autre, tire des portants de petits cintres froufrounants qu'elle me présente puis replace aussitôt,

sans attendre ma réaction. Les vendeuses rivalisent de sourires et de compliments lassants. Les lumières m'agressent, les couleurs me blessent, j'envie ce bébé endormi dans son berceau qui échappe à cette débauche écœurante. Je me crispe, commence à gigoter et à geindre. Je ne veux pas de ces dentelles ni de ces volants, je ne veux pas que mes pieds disparaissent sous des vagues fragiles, je ne veux pas me dissoudre dans ces volutes trop brillantes. L'a-t-elle compris? On dirait bien, car voilà qu'elle arrête la cavalcade pour me demander, enfin, ce que je pense de cette petite chose toute simple. C'est «l'équivalent pour bébé de la fameuse robe trois trous», lui a-t-on précisé mielleusement. Peu m'importe, ce que je vois, c'est que mes bras et mes jambes resteront nus et que rien n'enserrera la taille que je n'ai pas encore. Il y a un gilet assorti, du même tissu blanc cassé un peu raide, sans boutons, mais fermé par un ruban, très chic, dit-elle. Je lui concède ce plaisir, soulagée de pouvoir alors quitter l'ancre de la mode. Elle n'a pas le courage de chercher pour elle dans la foulée, elle fera ça avec Corinne, quand Greg viendra à la maison s'occuper de moi, quel soulagement.

Et quelle joie! Il est arrivé vers quinze heures, alors que j'émergeais de ma sieste. Elle lui a proposé un café,

j'aurais préféré qu'elle nous laisse sans s'attarder, mais c'est ainsi. Je les écoute échanger leurs commentaires aimants sur ma petite personne. Il s'extasie devant la robe trois trous, un choix parfait, il n'aurait pas trouvé mieux. Ils discutent ensuite du buffet qu'elle a eu la curieuse idée de vouloir lui aussi intégralement blanc, pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué? Bon, en même temps, c'est un peu son métier, je comprends qu'elle veuille épater les convives, elle a une réputation à tenir. La discussion est intense et ponctuée d'exclamations à chaque nouvelle trouvaille. Ce sera donc velouté de chou-fleur aux saint-jacques, anneaux de calamars sauce coco, boulettes de quinoa farcies à la burrata, aspic de poisson au cédrat, mini-panna cotta au thym-citron, roulés de radis noir-chèvre frais, pics champignons de Paris-chantilly salée et navets glacés-poulet au miel, verrines de risotto à la truffe blanche d'Alba, fromages à pâte claire et, pour le dessert, bavaroise chocolat blanc, tarte au citron meringuée revisitée, cheesecake aux lychees, smoothies à la poire pimentée et café blanc. Le tout fait maison, cela va de soi. Pour la déco, c'est plus simple, trop simple même, je redoute le triste monochrome immaculé jusqu'à ce que Greg suggère d'introduire une couleur contre-point. Pas du rose, ça non, pas de rose. Ce sera du

mauve, comme les murs de ma chambre, un mélange de rose et de bleu choisi quand elle ne savait pas si je serai grille ou farçon.

La voilà partie, mon corps-à-corps avec Greg peut enfin commencer. Il m'allonge sur la table à langer, replie mes jambes d'une main et plonge ses yeux verts dans les miens en me soutenant la nuque. Nous entrons en contact, je suis sa petite grenouille. Il me retourne sur le ventre, je me laisse faire et m'étale, glissant instantanément à l'état de poussière dans l'air chaud du soleil, je vais là où Greg m'emmène. Il a enduit ses mains d'un mélange d'huiles d'amande douce et de camomille romaine et les a posées sur mon dos. Par de larges pressions à plat, il glisse de l'épaule gauche vers la fesse droite et inversement, plusieurs fois, lentement. Je reçois. Puis il descend le long de chacune de mes jambes, ses doigts ensèrent mes cuisses, mes mollets, mes chevilles, tels des bracelets mouvants. Il saisit un de mes pieds, ses pouces remontent du talon vers les orteils qu'il écarte un à un, l'autre pied. À nouveau sur le dos, je peux l'observer dessiner de grands huit sur mon torse, masser mon ventre et répondre à son sourire quand de petits pets sonores ponctuent ses gestes. Puis ce sont les épaules et les

bras qu'il étire, les mains qu'il déplie et les doigts qu'il pince délicatement. Il termine par sa paume sur mon crâne massant doucement ma fontanelle, son visage tout près du mien et les bisous qui déferlent. Elle nous découvrira tous les deux endormis sur le canapé du salon. Je suis dans le creux de son ventre, Greg est enroulé autour de moi, il m'englobe, je flotte dans le chaud liquide de son amour.